



Norois

Environnement, aménagement, société

207 | 2008/2

Société, Paysages, Agriculture

Les repas de rue : émergence d'une nouvelle fête urbaine ou effet de mode ? L'exemple de tours

Street parties: emergence of a new urban party or a fad? The case of Tours

Éric Blin



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/norois/1684>

DOI : 10.4000/norois.1684

ISBN : 978-2-7535-1555-0

ISSN : 1760-8546

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2008

Pagination : 85-96

ISBN : 978-2-7535-0717-3

ISSN : 0029-182X

Référence électronique

Éric Blin, « Les repas de rue : émergence d'une nouvelle fête urbaine ou effet de mode ? L'exemple de tours », *Norois* [En ligne], 207 | 2008/2, mis en ligne le 01 juin 2010, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/norois/1684> ; DOI : 10.4000/norois.1684

LES REPAS DE RUE : ÉMERGENCE D'UNE NOUVELLE FÊTE URBAINE OU EFFET DE MODE ? L'EXEMPLE DE TOURS

ÉRIC BLIN

CITERES – UMR 6173

(Université François-Rabelais),

33-35 allée Ferdinand-de-Lesseps – 37 200 TOURS

eric.blin@univ-tours.fr

RÉSUMÉ

Les villes comptaient déjà des repas de quartier et des repas d'immeuble. Depuis quelques années sont venus s'ajouter des repas de rue au cours desquels les riverains investissent leur rue le temps d'un repas. Ces fêtes de proximité aujourd'hui en vogue s'inscrivent dans le renouveau des fêtes en ville. Tours a été choisie comme exemple pour analyser le développement, les caractéristiques et les enjeux de ce phénomène. Le mouvement se diffuse rapidement par proximité spatiale essentiellement dans les quartiers de maisons mitoyennes. Le succès repose sur la simplicité de la formule, celle d'un repas participatif et auto-produit. Ces repas valorisent la rue, favorisent la sociabilité de voisinage et entraînent une certaine territorialisation, même s'ils soulignent la préférence pour l'hyper-proximité. Malgré quelques abandons, ces repas devraient perdurer dans la mesure où ils répondent à un besoin de voisinage et de proximité face à l'étalement des pratiques urbaines et à la progression de l'anonymat.

MOTS-CLÉS : Rue – Fête – Repas de rue – Voisinage – Proximité – Territoire – Sociabilité – Tours.

ABSTRACT

Street parties: emergence of a new urban party or a fad? The case of Tours

Towns already had parties involving people living in the same neighborhood or people living in the same building. Over the last few years, a new phenomenon has emerged: people gather over a meal in their street. These now-fashionable parties participate in the revival of fairs in towns. The city of Tours has been taken as an example to analyse the development, the characteristics and the effects of this phenomenon. This movement is quickly spreading on the basis of geographical proximity essentially in districts with terraced houses. Success is guaranteed by the simplicity of the formula, namely a meal entirely organized by the participants themselves. Street parties make the street more attractive, promote sociability between neighbours and involve a kind of territorialization, even if they emphasize a preference for close proximity. In spite of some people stop organizing their event, these parties are likely to last for a time insofar as they meet a need for neighbourhood and proximity in response to the sprawling of urban practices and increasing anonymity.

KEY WORDS : Street – Street party – Neighbourhood – Proximity – Territory – Sociability – Tours.

Depuis une vingtaine d'années, on assiste au renouveau des fêtes en général (Di Méo, 2005) et de la « ville festive » en particulier (Gravari-Barbas, 2000). L'espace urbain devient le théâtre d'un nombre grandissant d'animations et d'événements festifs de toutes sortes. « Tout semble prétexte à sortir dans la rue », constate A. Sauvage (2003). C'est dans ce contexte d'effervescence festive qu'on assiste, depuis la fin des années quatre-vingt-dix, à la multiplication d'un type de fêtes original, les repas de rue. Une fois par an, sous l'impulsion de deux ou trois instigateurs, les résidents d'une même rue sont invités à se retrouver à l'extérieur, dans leur rue, interdite à la circulation pour la circonstance, le temps d'un déjeuner ou d'un dîner auquel chacun participe en apportant nourriture et boissons. Ces repas, qui constituent une catégorie nouvelle de repas de voisins, intermédiaire entre les repas de quartier et ceux d'immeuble, renouvellent le discours sur la proximité. À une époque où il n'est question que de ville émergente, de ville diffuse ou éclatée, de pratiques en réseaux, à une époque où les relations de voisinage se distendent et les territoires de proximité se dilatent, les repas de rue ne répondraient-ils pas à un besoin de proximité ? Ne marqueraient-ils pas le retour d'une proximité sociale et la création d'un territoire de proximité ? À moins qu'ils ne soient qu'une mode, que leur généralisation ne s'explique que par le goût de la nouveauté et le plaisir, d'ordinaire impossible, de s'approprier cet espace public, mais dont le succès risque de s'essouffler une fois la nouveauté passée. Une étude menée à Tours permettra de donner des éléments de réponse à ces interrogations en définissant l'ampleur et les causes du phénomène, en décrivant la mise en place et la mise en fête de ces repas participatifs, enfin en mesurant les enjeux sociaux et territoriaux de ce mouvement puis en s'interrogeant sur sa durabilité.

Un développement rapide

Relativement vaste, la commune de Tours offre des quartiers suffisamment diversifiés pour permettre d'appréhender convenablement l'expansion des repas de rue. En 2007, quarante repas y étaient organisés. Grâce aux demandes d'autorisation d'occupation du domaine public auprès de la mairie, à quelques informations collectées auprès de tous les organisateurs, à une quinzaine d'entretiens réalisés auprès d'eux et à la participation à plusieurs repas, le phénomène a pu être analysé, à travers son origine, son ampleur et sa localisation.

UNE FÊTE EN PLEIN ESSOR

Les premiers repas sont apparus au début des années 2000. Et comme s'il fallait une exception pour confirmer la règle, il en est un qui existe depuis quarante ans. Sept voisins, aujourd'hui septuagénaires, ont pris l'habitude de se réunir pour un déjeuner à la mi-juin, au bout de leur impasse. Le cas est particulier dans la mesure où c'est une expérience commune qui les a réunis, celle d'être arrivés ensemble, au moment de la création de leur lotissement. Mis à part ce cas, les repas de rue sont donc apparus en 2000. Deux nouveaux repas se sont tenus à Tours cette année-là. Le phénomène est donc très récent. Depuis, la croissance est exponentielle. Chaque année se créent toujours plus de repas, en moyenne une création supplémentaire par an. On comptait par exemple cinq créations en 2003, neuf en 2006 et dix en 2007.

Le succès de ces fêtes de rue répond à une véritable envie de rompre avec l'indifférence et l'anonymat urbains. « Les urbains en quête de convivialité villageoise », titrait déjà un article du *Monde* en 1999. Dire que la sociabilité de voisinage a disparu est évidemment excessif, d'autant que, d'après l'INSEE, les relations de voisinage sont, avec les relations de parenté, celles qui résistent le plus à la baisse généralisée des relations sociales (Blanpain et Pan Ké Shon, 1998). Mais personne ne conteste la baisse des relations de voisinage liée, entre autres, à la montée de l'individualisme, aux rythmes de vie spécifiques qui ont réduit les possibilités de contacts, à l'éclatement des pratiques qui a déconnecté le résident de son voisinage ou encore à la mobilité résidentielle. Aujourd'hui, les pratiques de proximité se sont effritées et c'est désormais à l'échelle de la ville que chaque habitant construit son espace de vie quotidien (Ascher, 1998 ; Chalas, 2000). Tout au

plus, le quartier d'habitat ne constitue-t-il qu'un lieu parmi d'autres auquel chacun accorde plus ou moins d'importance (Authier, 2001). Les relations, quand elles existent, sont plutôt discrètes et superficielles et se restreignent souvent aux proches voisins.

La volonté de connaître ses voisins revient sans cesse dans les propos des organisateurs de repas pour motiver leur action. Elle répond aux besoins de développer une convivialité et un mieux vivre ensemble, mais aussi une solidarité de proximité. « *Il est quand même dommage d'habiter la même rue sans se connaître* », déplore l'organisateur du repas, rue Bugeaud. « *On se croise et on ne se connaît pas.* » Pour A. Bourdin (2005), cette tendance s'inscrit dans une demande de proximité, de convivialité et d'intimité plus générale. Une enquête Ipsos menée en 2005¹ montre que 82 % des habitants souhaitent développer des relations avec leurs voisins : la moitié souhaite juste entretenir des relations de convivialité (1/4 discuter, 1/4 prendre un apéritif), l'autre moitié aspire à des relations un peu plus poussées comme se rendre de menus services. « Il importe moins de connaître véritablement son voisin que de pouvoir discerner un ensemble de proximités, faites de salutations cordiales, de contacts convenus et d'échanges de menus services, proximités qui procurent un sentiment de familiarité rassurant », précise A. Morel (Haumont et Morel, 2005). S. Lehman-Frisch *et al.* (2007) évoquent un retour en vogue du voisin. Parce qu'ils partagent la même rue, les résidents ne veulent plus être de simples riverains, mais de véritables voisins qui se côtoient voire se rendent service. La rue est plus qu'un décor. Elle est un trait d'union, un liant préalable à des relations de voisinage.

Les repas bénéficient d'un environnement politique favorable. Pour l'image de leur ville, les élus multiplient aujourd'hui les actions festives de toutes sortes. Aussi, ne manquent-ils pas d'encourager les initiatives individuelles ou associatives qui viennent conforter leur politique. La municipalité ne peut qu'approuver une fête qui, au-delà de l'animation – fût-elle réduite –, favorise le lien social et pourrait s'inscrire dans sa politique sociale. La multiplication des manifestations festives ces dernières années favorise aussi les repas, dans la mesure où elles habituent les citoyens à descendre dans la rue et à s'y distraire. À force d'être dans la rue, comme spectateur parfois même comme acteur (il suffit de penser à la Fête de la musique), le citoyen la perçoit désormais comme un lieu potentiellement festif et n'est pas gêné d'y installer sa table un soir d'été.

L'ESPRIT DES REPAS DE QUARTIER, LA FORMULE DES REPAS D'IMMEUBLE

Les repas de rue ont repris l'esprit des repas de quartier, celui d'une fête de voisins ne se connaissant pas, appartenant à un espace géographique assez vaste – ici la rue – et qui s'approprient momentanément le domaine public. Toutefois, la ressemblance s'arrête là. L'initiative est personnelle et n'émane pas d'une association ou d'un comité de quartier. De plus, un repas de rue n'est jamais payant alors que les repas de quartier le sont, même si on a vu se développer – d'abord à Toulouse – des repas de quartier participatifs où chacun apporte sa nourriture (Bertrand *et al.*, 2003). Enfin, contrairement à une fête de quartier, un repas de rue n'est pas associé à un spectacle, des jeux ou une soirée dansante.

Pour l'organisation, les repas de rue s'inspirent plutôt des repas d'immeuble au cours desquels les colocataires et/ou les copropriétaires se retrouvent dans le hall, dans la cour ou au pied de leur immeuble, sous l'impulsion de quelques voisins organisateurs, pour partager les plats qu'ils ont apportés. Déjà anciens, les repas d'immeuble se sont multipliés depuis la création de l'opération « Immeubles en fête », appelée aussi « Fête des voisins ». Cette manifestation, lancée en 1999 dans le XVII^e arrondissement de Paris à l'initiative de la mairie, s'est aujourd'hui généralisée à la France entière (Pérfan, 2005). Elle invite les voisins d'immeuble à se réunir pour un apéritif ou un buffet, le dernier mardi du mois de mai. Les repas de rue ont repris la formule des repas d'immeuble : auto-organisée et participative.

1. Sondage effectué auprès de 1011 personnes sur « Les Français et leurs voisins », pour le compte de l'opération « Immeubles en fête ».

DES LIEUX DE PRÉDILECTION ?

Même si, à Tours, les 39 rues faisant l'objet de repas représentent bien peu au regard des 1 400 voies (avenues, rues, impasses, allées...) que compte la commune, les 40 repas² qu'elles accueillent représentent un nombre assez important, ne serait-ce que comparé à la quinzaine de repas de quartier existants. La répartition des rues témoigne d'une prédilection pour certains quartiers (fig. 1). Les repas se développent plutôt entre Loire et Cher, principalement en bordure de l'hypercentre. Un relevé de terrain montre un lien avec le type d'habitat. Plus de trois quarts des repas ont lieu dans des quartiers d'habitat individuel continu, le reste dans des quartiers d'habitat individuel discontinu. Aucun n'a lieu dans une zone d'habitat collectif. Le phénomène des repas de rue est donc incontestablement lié à un type d'occupation de l'habitat, et cela pour d'évidentes raisons.



Figure 1 : Repas de rue et types d'habitat à Tours en 2007

Street parties and housing types in Tours in 2007

2. La différence entre le nombre de rues (39) et le nombre de repas (40) tient au fait qu'une rue fait l'objet de deux repas distincts.

Les quartiers de maisons mitoyennes (habitat individuel continu) offrent un terrain de prédilection (31 repas sur 40). L'habitat individuel induit nécessairement des relations tournées vers les maisons voisines tandis que la continuité de l'habitat favorise le lien de proximité, d'autant que dans ces rues exclusivement résidentielles circulent essentiellement des riverains. L'importance des propriétaires³, plus attachés à leur lieu de résidence, favorise également les fêtes de voisins.

Les lotissements pavillonnaires sont l'autre lieu des repas de rue. Mais ils représentent un lieu mineur puisque seuls 9 repas sur 40 y ont eu lieu, un nombre faible au regard de l'étendue des zones pavillonnaires. Si la configuration de la voirie (impasses, passages, allées) favorise les rencontres et si les résidents pavillonnaires généralement propriétaires sont plus enclins à s'intéresser à leurs voisins, à l'inverse, la discontinuité de l'habitat est réelle : l'espacement des maisons réduit forcément les contacts entre voisins et l'intérêt porté au voisinage de la rue.

Les zones d'habitat collectif, quelles qu'elles soient, du centre-ville aux zones de grands ensembles, paraissent inadaptées aux repas de rue. Les immeubles, anciens ou récents, ainsi que les maisons divisées en appartements, ne sont pas propices aux relations de voisinage à l'échelle de la rue ; sans doute parce qu'en zones d'immeubles, l'aire de voisinage se restreint aux résidents de l'immeuble (Héran, 1987). D'autres facteurs expliquent la non prédisposition des relations à l'échelle de la rue. Dans les quartiers de grands ensembles et les groupes d'immeubles, c'est la discontinuité de l'habitat. Les immeubles, souvent éloignés de la rue, sont en effet espacés les uns des autres. Et si les squares ou autres espaces de jeux peuvent être fédérateurs, la rue ne joue guère un rôle de cohésion. En centre-ville, non seulement l'habitat est faussement continu, souvent interrompu par des commerces ou d'autres équipements qui créent une discontinuité et réduisent la perception du voisinage, mais encore les rues sont particulièrement passantes et fréquentées et il y est plus difficile d'y repérer ses voisins. Enfin, le renouvellement des locataires ne favorise guère l'investissement local.

Certaines rues s'y prêtent-elles plus que d'autres ? On pourrait supposer que les repas naissent plutôt dans des rues peu passantes, petites et étroites. Si ces trois caractères facilitent la sociabilité de voisinage, ils n'ont pas d'effets systématiques sur la mise en place des repas et nombreuses sont les rues ainsi qualifiées sans repas. La longueur n'est pas un obstacle puisque des repas se tiennent dans des rues de plus de 500 mètres. Il est vrai qu'ils ne s'adressent alors qu'à une partie des riverains, ce qui explique d'ailleurs qu'une des rues soit l'objet de deux repas. La tranquillité semble en revanche un facteur plus déterminant. La faible circulation caractérise en effet la plupart des rues à repas. Mais la motivation des instigateurs reste le facteur essentiel. Leur rôle est primordial dans la mise en place et le déroulement de ces fêtes.

De la mise en place à la mise en fête

Les repas ne sont pas improvisés. Ils sont à l'initiative d'un ou plusieurs voisins qui, au-delà de l'organisation matérielle, définissent la portée de la fête et en donnent le ton. Mais, parce que la formule choisie est celle d'un repas participatif, chaque convive est acteur d'une fête volontairement simple et conviviale.

À L'ORIGINE DES REPAS

Les repas sont généralement mis en place par deux ou trois voisins – de bons voisins habitant souvent à proximité – qui décident de se lancer dans l'aventure, à la fois comme un jeu et un défi. Partisans des relations de voisinage, des contacts de proximité, leur souhait est de réunir les habitants de leur rue, quelle que soit leur catégorie sociale. Le repas constitue avant tout un entre-soi spatial. « *C'est mieux quand les voisins se connaissent, se disent bonjour, se rendent de petits*

3. 40 à 60 % pour une moyenne de 30 % à Tours. Dans la majorité des rues organisant un repas, la part de propriétaires dépasse 80 %.

services », confie l'organisateur du repas de la rue de l'Abbé-l'Hermitte ; « *l'ambiance devient tout de suite plus sympathique, comme si on avait une vie de village* ». Et c'est peut-être parce que le mythe de la vie de village, « label de qualité » pour G. Baudin et S. Dupuy (2001), est plus prégnant chez les cadres, que ces derniers sont souvent les organisateurs (professeurs, ingénieurs, cadres commerciaux ou administratifs).

D'entendre parler des repas, d'en voir, cela incite à en organiser. La date de création des repas existants en 2007 révèle la proximité spatiale comme principal facteur de diffusion (fig. 2). Nés dans les quartiers Prébendes et Velpeau, les repas s'y multiplient au point que ces deux quartiers accueillent presque la moitié des repas actuels. Parallèlement, ils se diffusent dans des quartiers voisins de même type d'habitat (Febvotte, Beaujardin). Secondairement, une diffusion par sauts



Figure 2 : Mise en place des repas de rue à Tours

The setting up of street parties in Tours

caractérise les créations plus excentrées au nord de la Loire et au sud du Cher. Par ailleurs, l'expansion générale révèle une diffusion sociale verticale. Les deux premiers quartiers concernés étaient un quartier aisé (Prébendes) et un quartier en voie d'embourgeoisement (Velpeau) alors que les quartiers atteints plus récemment ont un profil social plus modeste.

Dans les quartiers aisés, les repas de rue prennent une allure quelque peu « bobo » (bourgeois bohème). Bien que l'on ait tendance à mettre sous cette appellation tout et n'importe quoi, s'installer au milieu de la rue pour un dîner relève assurément d'une certaine originalité. N'est-il pas décalé de faire la fête au milieu de la rue ? D'organiser un repas sans cérémonie, sans convenances, ouvert à tous ? « *C'est très excitant de faire un truc populaire avec une grande table et une nappe vichy* », reconnaît l'un des organisateurs, rue de Chinon.

Il y a toujours un meneur. Dynamique, particulièrement sociable, il lance l'idée et prend les initiatives. L'ancienneté de son installation dans la rue permet de définir deux grands types de repas. Dans le cas le plus fréquent, le meneur, âgé généralement d'une quarantaine d'années, est arrivé depuis moins de quatre ans. Il a eu le temps de s'ancrer localement et, avec un voisin, il lance l'idée du repas. C'est le cas de cette jeune mère de famille qui, en arrivant boulevard Marchant-Duplessis, a commencé par inviter ses plus proches voisins et, deux ans plus tard, a pris l'initiative d'un repas, se chargeant de toute l'organisation avec l'aide d'une voisine. Dans le second cas, le repas est organisé par un résident installé depuis au moins quinze ans. Plus âgé (50-60 ans), il décide d'organiser un repas avant tout pour se retrouver entre proches voisins. Aussi restreint-il généralement les invitations à une section de la rue, à moins que celle-ci ne soit petite.

Le rôle important des femmes doit être mis en évidence. Dans deux tiers des cas, elles sont les instigatrices. Les femmes ont davantage l'occasion de rencontrer des voisins (par le biais des enfants ou des achats) et n'hésitent pas à rechercher les contacts, à lier connaissance.

Les municipalités favorisent les repas de rue. D'une part, en accordant toujours l'autorisation d'occuper l'espace public. « *Nous ne la refuserions qu'en cas d'éventuel problème de sécurité, et encore nous proposerions aux organisateurs de déplacer leur repas* », précise l'adjointe au maire. Signalons que cinq organisateurs n'ont pas jugé nécessaire de demander une autorisation : deux habitent un passage dont ils sont propriétaires, trois occupent une impasse et estiment ne gêner personne⁴. D'autre part, la mairie prête gratuitement du matériel : des tables et des bancs. Bien qu'agréablement perçue, cette offre est souvent déclinée. Par souci d'indépendance, la plupart des organisateurs préfèrent demander à chaque riverain d'apporter tables et chaises.

UN REPAS POUR TOUTE LA RUE ?

Dans deux tiers des cas, toute la rue est invitée. La rue s'avère une limite pratique et devient unité de voisinage. Quelques organisateurs sont très stricts : « *Je n'ai pas invité l'immeuble du bout car l'entrée principale ne donne pas sur notre rue [rue de San Francisco]* », « *je n'invite vraiment que les maisons de l'impasse [impasse de Louvain]* ». Cependant, la plupart n'hésitent pas à inviter aussi quelques voisins proches dans les rues transversales. On notera que, par précaution ou par crainte, certains repas ont d'abord été organisés pour une partie de la rue, avant d'être généralisés l'année suivante à la rue entière.

Dans un quart des cas, seule une portion de la rue est invitée, souvent limitée à un entre-deux-rues. Il s'agit, le plus souvent, de rues longues (supérieures à 500 m) dans lesquelles il est plus difficile d'organiser un repas unique. « *On préfère rester entre proches voisins. À partir d'un certain volume, ça perd de sa signification, on n'a plus de cordialité* », avoue l'organisatrice, rue Clément Ader.

Enfin, dans un cas sur dix, l'aire d'invitation dépasse le cadre de la rue. De linéaire, elle devient aréolaire. Le périmètre se limite toutefois à quelques rues adjacentes. Il s'agit généralement de petites rues situées en lotissements pavillonnaires. Non pas les impasses qui, elles, organisent leur

4. Les repas non déclarés ont été portés à notre connaissance par les associations de quartier et les organisateurs des repas déclarés.

repas à huis clos, mais les autres rues, dans lesquelles le sentiment d'appartenance au lotissement ou à une partie du lotissement est plus développé. « *On se connaît pas mal dans le coin. Ça me gênerait de n'inviter que notre rue* », confie l'organisatrice du repas, rue de Brest.

Dans tous les cas, pour attirer les participants et assurer le succès de l'entreprise, la formule choisie est celle d'un repas participatif qui a l'avantage d'être à la fois simple, non conventionnel et symbolique. Simple, car chacun n'a qu'à apporter un plat et une bouteille⁵; ce qui permet par ailleurs d'alléger le rôle de l'organisateur et d'atténuer sa responsabilité. Non conventionnel, car cette formule invite davantage au partage et à la décontraction. Symbolique, car le repas s'affirme comme la fête de chacun. En s'investissant, chacun peut s'approprier la fête.

Enfin, rallier l'ensemble de la rue nécessite une bonne information. En règle générale, les organisateurs passent de porte en porte afin d'annoncer le premier repas, moyen de convaincre les plus hésitants, notamment les personnes âgées, mais aussi d'apprécier le degré d'adhésion de leur entreprise. Les années suivantes, le repas rodé, un simple courrier déposé dans la boîte à lettres suffit pour annoncer la fête prochaine.

LA MISE EN FÊTE DE LA RUE

Les repas de rue constituent des moments de fête. Ils ont lieu une fois par an, les quatre cinquièmes de fin mai à début juillet et un cinquième de fin août à fin septembre. Les deux tiers se déroulent un soir (un vendredi, un samedi ou alors le jour de la Fête de la musique ou de la Fête des voisins), le tiers restant un dimanche à midi. La fête se veut simple. Les rues ne sont pas décorées, sauf dans de très rares cas où des guirlandes sont tendues et quelques ballons accrochés. La musique est rare. D'année en année, cette simplicité est maintenue. Il n'y a ni sophistication, ni compétition entre rues. Le nombre de participants varie d'une trentaine à une centaine⁶ (photo 1), sans compter de nombreux enfants. Ce nombre favorise l'ambiance festive et donne de l'ampleur à l'événement.

Le repas est décontracté, sans protocole. Se tenant à l'extérieur, il est moins codifié. « *On s'amuse à goûter les plats des autres. Tout se mélange. On ne sait plus qui a apporté quoi* », rapporte l'organisateur du repas, rue Louis Blanc. On parle de tout et de rien, mais surtout de la rue. Les enfants transforment la rue en terrain de jeu. Parfois, les repas sont agrémentés de mini-spectacles ou sont suivis de jeux quand ils sont organisés le dimanche. Le cas de la rue de San Francisco qui a décidé de fêter le centième anniversaire d'une habitante avec décorations, musique et cadeaux, relève de l'exception.

La participation est générale. Peu ou prou, chacun est acteur. Chevilles ouvrières de l'événement, les organisateurs jouent, le jour venu, consciemment ou inconsciemment, le rôle d'hôtes et s'affairent pour assurer le succès du déjeuner ou du dîner. À la fin du repas, certains les remercient comme on remercie ses hôtes. De leur côté, les convives ne sont pas de passifs invités mais d'actifs participants. Ils apportent plats et bouteilles, bien souvent sans compter. Ils aident, sinon à installer les tables, du moins à les débarrasser. Leur rôle actif favorise l'esprit de corps de la fête.

Avec les repas de rue, la ville dévoile une nouvelle forme festive. Le succès de cette fête de proximité tient à la simplicité et à la participation de chacun. C'est une fête de rencontre qui, au-delà de l'animation, laisse une empreinte dans la ville.

Enjeux et perspectives

Au-delà de l'événement festif, les repas de rue ont des effets territoriaux relativement marqués. Ces effets, qui ne doivent cependant pas être surestimés, participent assurément du succès et de l'essor rapide des repas. Reste à savoir s'ils ne sont pas qu'une mode.

5. D'autres possibilités existent, parmi lesquelles : plat salé côté pair, plat sucré côté impair.

6. Record de 120 convives pour la première édition du repas de la rue de la Californie, en 2006.

PLUS DE SOCIABILITÉ DE VOISINAGE

Les repas de rue favorisent la sociabilité de voisinage et brisent l'anonymat de proximité. S'ils ne changent rien aux relations de voisinage déjà établies, qu'ils contribuent à entretenir, ils sont l'occasion de rencontrer de nouveaux voisins. Les riverains privilégient notamment des personnes remarquées auparavant mais surtout leurs proches voisins, sans doute parce qu'ils les croisent plus souvent mais peut-être aussi parce qu'ils y voient un intérêt : le voisinage est perçu comme une ressource. Indirectement, ces fêtes de rue constituent un moyen évident d'intégration pour les nouveaux arrivants et une occasion de rencontres pour les personnes âgées isolées.

Par la suite, à moins d'une quelconque affinité, ces rencontres ne déclenchent pas de nouvelles amitiés. Généralement s'établit une simple relation de cordialité. Désormais, quand ils se croisent, les voisins se saluent plus chaleureusement et s'échangent éventuellement quelques mots. « *On s'adresse un autre bonjour, on se salue autrement avec la complicité d'avoir partagé quelque chose. Avant on se faisait un signe de tête, maintenant on discute et on s'appelle par les prénoms* », raconte l'organisatrice, rue de la Californie. Dans les petites rues ou les portions de rues, les relations sont plus poussées.

Les repas permettent aussi de réduire les multiples conflits de voisinage qui enveniment le quotidien, non pas directement, en dissipant les éventuelles querelles actuelles, mais en évitant qu'apparaissent de nouveaux conflits. Dès lors que les voisins se connaissent, les *a priori* négatifs disparaissent et les conflits deviennent plus difficilement envisageables.

Cette sociabilisation est rassurante car elle est sans investissement et sans obligation en retour. Elle permet donc de se dédouaner d'une vie sociale. Une fois par an, cette fête fournit aux participants l'occasion de rencontrer de proches voisins qu'ils n'ont pas invités ou dont ils n'ont même pas cherché à faire la connaissance. Le repas de rue, parce qu'il n'engage pas, permet donc ce tour de force de permettre de continuer à mener une vie indépendante, tout en affichant une vie sociale peut-être minimale mais réelle. Cette sociabilisation à moindre coût s'accompagne d'une nouvelle relation à la rue.

UNE CERTAINE TERRITORIALISATION

Si P. Sansot (1996) a raison de rappeler que les relations de voisinage ne suffisent pas à créer une unité solide de la rue, les repas de rue, eux, sans exagérer leur rôle, suscitent une prise de conscience communautaire et entraînent une certaine territorialisation. En rassemblant ces voisins qui habitent la même rue, qui partagent le même quotidien de la rue, les repas contribuent à les solidariser, d'autant qu'ils ne se retrouvent qu'entre eux – puisqu'ils ne cherchent pas à inviter



Photo 1 : Le repas de rue, rue de la Californie (cl. É. Blin, juin 2006)

The street party, California street

d'amis. Les riverains s'attachent voire tendent à s'approprier leur rue ; une appropriation idéelle plutôt « affective » (Ripoll et Veschambre, 2005). Le caractère insolite et exceptionnel de l'événement et le choix d'une formule participative y contribuent largement.

Déjà, en occupant physiquement la rue le temps du repas, les riverains s'approprient réellement l'espace. La mise en place de barrières, installées pour d'évidentes raisons sécuritaires, atteste de la légitimité de l'appropriation de cet espace public, cautionnée par la municipalité, et accentue la privatisation du lieu. L'occupation physique de la rue favorise par ailleurs le sentiment communautaire tandis que le pouvoir de s'approprier matériellement la rue, même brièvement, renforce évidemment l'appropriation idéelle. Et chaque année, comme une piqure de rappel, cette appropriation physique vient entretenir cette relation à la rue.

Les repas valorisent la rue. Par le biais des discussions, ils permettent de mieux découvrir l'histoire et le quotidien de la rue. Celle-ci prend une épaisseur, acquiert une identité, une personnalité. La connaissant mieux, les riverains s'y attachent davantage. La rue s'affirme comme point d'ancrage. Quelquefois, par le biais d'un discours ou d'une mise en scène, les organisateurs évoquent le personnage, l'événement ou le lieu qui a donné son nom à la rue, comme en 2003 rue George Sand où un poème avait été posé sur les tables. Cette évocation sensibilise les participants et contribue là encore à ce qu'ils s'approprient leur rue.

Parfois même, les convives s'amuse à se baptiser du nom de leur rue. Ainsi les habitants de la rue de la Californie sont devenus les « Californiens », ceux du boulevard Marchant-Duplessis, les « Marchant-Dup » ; Dans ce même boulevard, les organisateurs sont allés jusqu'à faire imprimer des tee-shirts portant l'inscription « Les Marchant-Dup » (photo 2). Au-delà de l'amusement, ce signe d'identification ne peut que souder les riverains et souligner la territorialisation.

DES EFFETS LIMITÉS

En premier lieu, l'ampleur des repas doit être minimisée dans les rues longues. Si dans les petites rues et les sections de rue, la part des riverains présents est importante – parfois tous viennent –, dans les rues longues, c'est souvent plus de la moitié des voisins qui ne se déplace pas. Outre les casaniers, ces rencontres n'intéressent ni les 15-25 ans, ni certains locataires. D'autres les jugent superficiels et les dénigrent. « *Ça ne veut rien dire ces repas. C'est hypocrite. Le soir on se dit bonjour et après on ne s'adresse plus jamais la parole* », a répondu une habitante invitée à participer. Un autre de répondre : « *Ces réunions de boy-scouts, ça ne m'intéresse pas.* » D'autres enfin, parce qu'ils habitent loin des organisateurs, se sentent peu concernés et craignent de se retrouver isolés. En s'excluant, ils créent inévitablement une ségrégation qu'on constate effectivement le jour de la fête : plus on s'éloigne des organisateurs et moins les voisins participent.

Les repas de rue ne peuvent-ils pas aussi être l'objet de quelques critiques ? S'ils favorisent la sociabilité de voisinage, n'est-ce pas à coups de volontarisme ? Difficile pour les riverains d'y échapper alors qu'ils sont organisés pour eux. Difficile surtout de s'esquiver, de prétexter une absence, alors qu'ils ont lieu dans leur propre rue, voire devant leur porte. Refuser d'y participer c'est ouvertement se marginaliser. En second lieu, en cherchant à briser l'anonymat, les repas de rue et la sociabilisation de proximité qu'ils engendrent, ne détruisent-ils pas un des intérêts de vivre en ville : pouvoir sortir tranquillement sans rencontrer en permanence ses voisins ? Qui plus est, peut-on se contenter d'un simple salut après ces repas répétés ? À vouloir encourager les rencontres, on finit par les faire craindre.

UN EFFET DE MODE ?

Bien que leur nombre soit encore faible, force est de constater que ces repas ont le vent en poupe. Il suffit de voir leur développement, l'intérêt qu'ils suscitent et l'image de convivialité urbaine qui leur est associée. D'année en année, le nombre de participants ne faiblit pas. Hormis de légères améliorations pratiques, la formule reste identique car elle participe du succès. Mais,

tandis que de nouvelles rues se lancent dans l'aventure, certains repas montrent des signes d'essoufflement ou de dénaturation après seulement quelques années d'existence.

Tout d'abord, quelques organisateurs se lassent et, chaque année, un ou deux repas sont abandonnés. Les repas sont fragiles parce qu'ils reposent sur l'initiative d'individus et non d'associations ou de la municipalité. Dans les rues longues, ce sont quelques participants qui, après deux ou trois années, renoncent ou hésitent à venir. L'idée d'assister à un repas qui se fait moins surprenant d'année en année ou de retrouver des voisins avec lesquels on est peu lié peut démotiver. De plus, découvrir de nouveaux voisins devient moins piquant après plusieurs années, d'autant que le renouvellement des voisins réduit la motivation de rencontre. Le désistement de ces riverains est néanmoins modeste et masqué par l'arrivée de nouveaux participants. Enfin, par lassitude, certains participants dénaturent l'esprit du repas et se contentent de se retrouver entre bons voisins ou entre amis sans chercher à découvrir de nouveaux visages. « *Je n'ai pas fait d'effort cette année* », avoue une fidèle du repas de la rue de San-Francisco; comme si, après deux années, rencontrer de nouveaux voisins lui était devenu pénible.

Peut-on envisager l'avenir? Difficile sans recul, étant donné la jeunesse du phénomène. Le mouvement de créations va-t-il se poursuivre? On peut supposer une accélération ces prochaines années. Le nombre de repas existants est tel que, par imitation, le mouvement devrait s'étendre rapidement. Toutefois, cet engouement devrait être de courte durée car les résidents tentés et motivés n'attendront pas des années avant de se manifester. Quant aux repas existants, vont-ils perdurer? La lassitude de quelques organisateurs, si elle explique certains abandons, peut être palliée en anticipant la relève. La rue Georget a même initié une rotation annuelle des organisateurs. Chaque année, deux nouveaux organisateurs sont désignés (le meilleur plat sucré et le meilleur plat salé). En revanche, la lassitude des participants dans les rues longues pourrait à terme entraîner l'abandon de certains repas, à moins comme le suggère un résident un peu lassé, d'organiser le repas tous les deux ou trois ans. Au contraire, dans les rues courtes, parce qu'ils mêlent plaisir et intérêt de se retrouver exclusivement avec des voisins immédiats, les repas ont plus de chance de se perpétuer.

Conclusion

Au-delà de la fête entre voisins, les repas de rue constituent un phénomène marquant dans l'évolution des pratiques urbaines. D'une part, ils s'inscrivent dans le renouveau des fêtes en général et des fêtes de proximité en particulier. Leur originalité est d'apporter une animation – fût-elle réservée aux seuls riverains – dans des quartiers où les manifestations festives sont rares. D'autre



Photo 2 : Repas des "Marchant-Dup", boulevard Marchant-Duplessis (cl. É. Blin, juin 2006)

Marchant-Dup's party, Marchant Duplessis-boulevard

part, les repas de rue illustrent singulièrement l'intérêt porté actuellement aux espaces de proximité résidentielle et au voisinage. Il est évident que le choix d'un repas auto-organisé et participatif, simple et convivial participe du succès de cette fête. Le mouvement se diffuse rapidement principalement par proximité spatiale gagnant progressivement des quartiers plus modestes.

N'est-il qu'une mode ? *A priori* non, car il est une réponse au besoin de proximité et de relations de voisinage. Au-delà du divertissement, c'est la perspective et l'intérêt de connaître ses voisins qui sous-tendent la réussite de ces repas. Les repas de rue seraient ainsi amenés à se développer et perdurer. Le seul frein pourrait venir de la fragilité de l'organisation puisqu'elle repose sur la motivation de quelques riverains. Mais cet obstacle est surmontable si la relève est anticipée.

Si les repas de rue répondent à une demande généralisée de relations de voisinage, ils attestent en revanche la préférence pour le voisinage proche, une préférence d'intérêt. Ainsi s'expliquent le succès des repas de petites rues, l'existence même des repas de portions de rue ou encore la tendance au repli dans certaines rue longues. Une préférence pour l'hyperproximité qui n'exclut cependant pas la sensibilisation à l'ensemble de la rue.

Bibliographie

- ASCHER (F.), 1998. – *La République contre la ville, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube*, 203 p.
- AUTHIER (J.-Y.) (dir.), 2001. – *Du domicile à la ville*, Paris, Anthropos, coll. « Villes », 214 p.
- AUTHIER (J.-Y.), BACQUÉ (M.-H.) et GUÉRIN-PACE (F.) (dir.), 2006. – *Le quartier*, Paris, La Découverte, coll. « Recherches », 293 p.
- BAUDIN (G.) et DUPUY (S.), 2001. – « Le village ambigu. Des voisins de la ville », *Les Annales de la recherche urbaine*, n° 90, p. 7-84.
- BERTRAND (D.), BONNARD (A.) et al., 2003. – *Repas de quartier*, Paris, Éditions Syllepse, 192 p.
- BLANPAIN (N.) et PAN KÉ SHON (J.-L.), 1998. – « 1983-1997 : Les Français se parlent de moins en moins », *Insee première*, n° 571, mars, 4 p.
- BOURDIN (A.), 2005. – *La métropole des individus*, La Tour-d'Aigues, Éditions de l'Aube, 149 p.
- BRODY (J.) (dir.), 2005. – *La rue*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 312 p.
- CHALAS (Y.), 2000. – *L'invention de la ville*, Paris, Anthropos, coll. « Villes », 199 p.
- DI MÉO (G.), 2005. – « Le renouvellement des fêtes et des festivals, ses implications géographiques », *Les Annales de Géographie*, mai-juin, n° 643, p. 227-243.
- GRAVARI-BARBAS (M.), 2000. – *La ville festive. Espaces, expressions, acteurs*, Université d'Angers, 3 volumes, 322+318+22 p.
- HAUMONT (B.) et MOREL (A.), 2005. – *La société des voisins : partager un habitat collectif*, Paris, Éditions de la MSH, 334 p.
- HÉRAN (F.), 1987. – « Comment les Français voisinent », *Économie et statistiques*, n° 195, janvier, p. 43-59.
- IPSOS, 2005. – *Les Français, leurs voisins et l'opération Immeubles en fête*, Étude Ipsos/Le public Système, 7 p.
- LEHMAN-FRISCH (S.) et al., 2007. – « Voisiner », dans DORIER-APRILL (É.) et GERVAIS-LAMBONY (P.) (coord.), *Vies citadines*, Paris, Belin, coll. « Mappemonde », p. 59-80.
- NORMAND (J.-M.), 1999. – « Les urbains en quête de convivialité villageoise », *Le Monde*, 24 décembre.
- PÉRIFAN (A.), 2005. – *Pas de quartier pour l'indifférence*, Paris, Éditions La Table ronde, 170 p.
- RIPOLL (F.), VESCHAMBRE (V.), 2005. – « L'appropriation de l'espace comme problématique », *Norois*, n° 195, p. 7-15.
- SANSOT (P.), 1997. – *Poétique de la ville*, Paris, A. Colin, 422 p.
- SAUVAGE (A.), 2003. – « Fête la ville », *Urbanisme*, n° 331, juillet-août, p. 39-42.